

Tony Brachet

**LE TROISIÈME ŒIL
LA LUMIÈRE ENTRE PHILOSOPHIE ET PSYCHANALYSE**

Ce que Lacan nomme « la schize de l'œil et du regard » devrait être nommé plus proprement schize du miroir et du regard. En effet, la schize, et du même coup l'œil, est très exactement l'articulation du miroir et du regard, les deux fonctions que lui attribuent respectivement la philosophie et la psychanalyse.

1

Le miroir est la métaphore millénaire de la philosophie. C'est ainsi qu'elle saisit l'œil, microscope et parfois kaléidoscope du réel. La théorie, écrit Fichte, est un œil, plutôt qu'un regard.

Chez Platon déjà l'œil est supposé, en lequel se mire le paysage de la caverne. Œil supposé miroir, il opère la conversion du visible dans l'invisible. Au-dessus de l'invisible, des Idées, rayonne un autre Soleil — que les enfants figurent justement comme un œil. L'un est la métaphore de l'autre et son miroir, au point qu'on ne sait plus — surtout si l'on est un sophiste — si chez Platon l'œil de l'esprit reflète l'œil du corps ou si le premier est l'image du second.

Pour trancher le dilemme, il faudrait, dirait Aristote, un « troisième œil ». Ce troisième œil existe. Il n'est plus, nous le verrons, de l'ordre de la philosophie, ni de la vision.

La philosophie constitue le troisième œil par la réflexivité. Isolant de ses propres métaphores les propriétés formelles du miroir — à l'exclusion de l'image virtuelle qui impliquerait une déperdition d'être, la position d'un réel hors de la pensée ou d'une dimension supplémentaire — elle le détache de l'œil physique (auquel voudront le ramener les empiristes tels que Locke et Berkeley) et convertit la réflexion optique en auto-fondation (puisque les rayons reviennent vers l'œil, ils deviennent le véritable sujet de la spéculation), puis le réel réfractant (le milieu traversé par les rayons) en « obstacle épistémologique » susceptible d'être « transcendantale déduit » — comme chez Fichte — de l'auto-fondation elle-même.

Il s'agit là du cercle du narcissisme. L'œil prend intérêt à lui-même en tant que source des images. Il fabrique une image plus décisive que les autres — même si c'est l'image d'un autre, ce corps que je déciderai être

le mien — et décide d'y voir la source du miroir : c'est « l'imagination transcendante » où le miroir lui-même est une image de l'identité du Je=Je.

De ce « point de vue » — si l'expression convenait encore — le « Moi » est le Je + le Miroir, le Je est le Miroir réduit à la réflexivité — l'idée du Moi.

Kant a mis fin à ces jeux spéculatifs en montrant, dans la *Critique de la raison pure*, qu'il est impossible au Je de se mirer dans un Moi. Le Moi, s'il existait, serait objet, et objet externe : corporéité qui ne serait pas nécessairement mienne, comme lorsque Wittgenstein examine la proposition : « j'ai mal à tes dents ». L'appropriation — dans l'expression phénoménologique de « corps propre » par exemple — repose sur la réduction de l'objet au miroir. Ôtez la fonction-miroir, et il n'y a dans le « Je » aucune « sphère d'appartenance », aucun « corps propre » et aucune « égologie ». Le Je devient un Tu.

C'est ce qui arrive chez Lévinas dans la pensée duquel l'éthique devient justement philosophie première sur la base d'une dépropriation du Je.

Pour en arriver là, la philosophie aura dû opérer une conversion radicale hors de la forme du Même et de la réflexivité, traverser la forme-miroir de la pensée et considérer l'Autre de l'image virtuelle, le non-spécularisable dans la spéculation. Kant avait bien montré quel résidu laisse derrière elle l'antinomie de la raison pure : impossible de prouver que le monde est fini ou infini, continu ou discontinu, et cependant ces arguments sont entièrement symétrisables, comme, dit-il, une main droite et une main gauche.

Au lieu de ramener cet inspecularisable à une transcendance comme le fait Platon affirmant que l'Un est au-delà des idées et que le phénomène est une dégénérescence, un défaut optique, une illusion, Kant va en déduire la réalité de l'espace.

Il y a donc deux philosophies : celle qui fait de la réflexion sa catégorie dominante — comme Hegel — et celle qui admet l'inspecularisable, par conséquent le réel.

La seconde tend la main à la science, par conséquent aussi à la science de l'homme.

Dans notre champ de recherche, cette science est la psychanalyse.

2

Lacan a énormément insisté sur les modèles optiques. Bien entendu il admet en premier lieu la «réalité» de l'image virtuelle. Et il lui associe l'inspecularisable. Dans ses différentes recherches sur la peinture (en particulier sa célèbre analyse des *Ménines* où il s'inscrit en faux contre Foucault qui voyait dans ce tableau « la représentation de la représentation ») l'image virtuelle figure toujours le lieu de la castration, la représentation de l'irreprésentable différence des sexes. Dans ces conditions la philosophie devient une protestation contre

cette différence, la mise en acte d'un voyeurisme obsessionnel où la fonction-regard (qui bute sur l'inspécularisable, sur l'asymétrie des sexes) serait rabattue en dernière analyse sur le miroir — sur Narcisse. Le philosophe n'entend pas Écho. Le philosophe a beaucoup écrit sur les aveugles, mais il est sourd.

Le psychanalyste sera-t-il plus clairvoyant? La différence des sexes a quelque chose de désespérant. « Entre l'homme et la femme, ça ne marche pas », s'écriera Lacan, « il faut bien le dire à la fin ». Pire encore — car cela est de sens commun — « il n'y a pas de rapport sexuel » ce qui signifie exactement que le fantasme de l'un ne saurait s'inscrire dans le fantasme de l'autre : « l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme ». Et pour cause : ce corps est castré, il représente la castration.

Pour Freud la position des sexes dans le regard qu'ils jettent sur eux-mêmes — certes par miroir interposé, mais aussi par ce miroir qu'est le regard de l'autre, et surtout ce regard aveugle qu'est le sexe — est fondamentalement dissymétrique. Certes les deux constatent la castration. Certes les deux se détournent de la mère avec horreur. Mais l'homme continue à fuir — à se fuir — tandis que la femme va s'affirmer par lui : elle prend appui sur le Père, parce qu'il a ce qu'elle n'a pas.

Chez Lacan par contre la femme s'affirme comme Autre — non comme phallique ou référée à un phallus. Mais elle n'en est que plus inspécularisable, et, dans le Séminaire XX, *Encore*, Lacan écrit que la jouissance féminine ne saurait être représentée. Un autre analyste, Nasio, renchérit et affirme que la jouissance — en général — se produit « hors-corps ». Nous voilà revenus à Platon.

L'homme et la femme correspondent à la dyade platonicienne : ils constituent une dualité originare, insurmontable, indialectisable. Les efforts des transsexuels ressemblent aux efforts des philosophes. Leur délire — celui d'un Schreber, par exemple — renferme la même cohérence qu'un délire métaphysique.

Néanmoins les transsexuels existent : ils manifestent le caractère asymétrique du réel, en quelque sorte son injustice fondamentale, comme dans la parole d'Anaximandre (« les mondes se payent châtement de leur injustice réciproque »). « Normalement » le regard humain ne cherche pas à transgresser cette limite, mais il s'en accommode — et vit dans l'obsession de la castration. Freud voit dans cette obsession l'origine de la « créativité » masculine, tandis qu'il voit dans le sentiment de sécurité que confère à la fille le sentiment d'avoir déjà été castrée l'origine de la fidélité.

Tout dépend donc du regard que l'on porte sur les choses.

Mais on peut aussi estimer qu'un tel registre n'est pas très important, que peut-être le regard ne dit pas tout. Merleau-Ponty dénonçait ce qu'il ap-

pelait « le chiasme du visible et de l'invisible », Heidegger faisait le procès de la vision en général.

3

Chez Lacan apparaît aussi le thème de la voix comme objet pulsionnel. La voix ne tient pas au corps comme le regard qui prend la dimension de son objet. Elle part du point où le regard aboutit : le silence de la castration. Au lieu que l'objet du regard est vide — étant manquant — la voix est sa propre plénitude puisqu'elle part de ce creux.

Entendre la voix est le troisième œil.

Par « voix » il ne faut pas entendre ici strictement la phonation (encore moins l'articulation, encore moins la structure) mais l'expression en général. La voix n'est pas d'abord communicationnelle : elle ne s'inscrit pas dans le système des règles qui définissent une société et est d'emblée solitaire.

La voix s'écrit. Lacan protestait contre le primat derridien de l'écriture. Une écriture qui précéderait la voix serait une écriture révélée et la métaphore d'elle-même. Elle serait l'écriture de la philosophie, moyennant une différence, en laquelle la philosophie payerait son tribut au sacré.

Le troisième œil est l'écoute. Son art est la musique, que Verdiglione qualifie d'art de la lumière. En effet la musique illumine la schize du miroir et du regard et permet d'en apercevoir la dualité : elle y introduit le temps. La musique est le silence dans la parole.

BIBLIOGRAPHIE

Platon. *République*, 6-7. Paris : Garnier-Flammarion, 1966.

Platon. *Timée*. Paris : Garnier-Flammarion, 1975.

Kant, Immanuel. *Critique de la raison pure*. Paris : P.U.F., 1944.

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich. *Science de la logique*. Paris : Aubier, 1976.

Heidegger, Martin. *Questions 2*. Paris : Gallimard, 1966.

Merleau-Ponty, Maurice. *Le Visible et l'invisible*. Paris : Gallimard, 1964.

Derrida, Jacques. *La Voix et le phénomène*. Paris : P.U.F., 1966.

Lacan, Jacques. *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris : Le Seuil, 1973.

Nasio, Juan-David. *Les Yeux de Laure*. Paris : Aubier, 1986.

Verdiglione, Armando. *Dieu*. Paris : Grasset, 1983.